

La littérature au musée

Agatha Christie

Danielle Shelton

Numéro 2, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (imprimé)

2371-1590 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Shelton, D. (2016). La littérature au musée : Agatha Christie. *Entrevous*, (2), 48–51.

La littérature objet de musée

ou le musée espace de médiation de la littérature

Il existe de par le monde plusieurs lieux qui rendent hommage à des auteurs ou à des œuvres littéraires qui ont marqué pour diverses raisons l'imaginaire collectif. Le tourisme littéraire a ses fans !

On visite des maisons d'illustres auteurs devenues musées, celles de LÉON TOLSTOÏ (Moscou), d'HONORÉ DE BALZAC (Paris), de KAREN BLIXEN (Nairobi), d'ANNE FRANK (Amsterdam), d'ERNEST HEMINGWAY (Key West), de GABRIELLE ROY (Winnipeg), de FÉLIX LECLERC (Vaudreuil), de LOUIS FRÉCHETTE (Lévis)... et, dans une catégorie à part, celle qu'ALEXANDRE DUMAS a fait construire à sa propre gloire à Port-Marly (France), connue sous le nom de Château de Monte-Cristo, en référence à son célèbre roman *Le Comte de Monte-Cristo*.

On fait des circuits touristiques pour retrouver l'atmosphère des œuvres qu'on a aimées. En France, on part à la recherche du *Grand Meaulnes* d'ALAIN-FOURNIER ou de *L'Aiguille creuse*, où MAURICE LEBLANC a fait vivre à Arsène Lupin son aventure la plus connue. *Et cetera...*

On s'intéresse aux quelques musées de littérature spécialisés dans une époque ou un territoire : le Museum of American Literature de New York et ceux, plus régionaux, de la ville de Kamakura, au Japon, et de Bruxelles, en Belgique, pour ne nommer que ceux-là.

La recherche sur Internet est sans fin... mais continuons encore un peu en nous recentrant sur le Québec.

En 2000, l'historien ALAIN ROY dénombrait 276 lieux de mémoire littéraire répartis sur le territoire (*La mise en mémoire des lieux de création littéraire au Québec*, Commission des biens culturels du Québec, 2003, 32 p.). Il notait que, si l'intérêt se manifeste fréquemment par une plaque commémorative, « les initiatives visant la sauvegarde des maisons de personnages célèbres sont la plupart du temps l'œuvre de sociétés historiques, de sociétés d'amis et de passionnés, ou encore fruits de l'initiative des institutions locales. » (p. 20, 21) « Le milieu de la recherche universitaire, poursuivait-il, déplore que la mise en mémoire de la littérature québécoise fasse aussi largement défaut. On s'étonne que cet aspect du patrimoine n'ait pas été abordé dans la politique du livre et de la lecture, adoptée par le ministère de la Culture et des Communications du Québec en 1998. Par ailleurs, contrairement à ce qui se passe en France, trop peu de revues traitant de littérature québécoise s'intéressent aux lieux de mémoire littéraire. » (p. 23)

Nous y voilà ! ENTREVOUS s'y intéresse et y reviendra, car cet article partait plutôt à la rencontre de l'auteure qui a réveillé notre intérêt pour la commémoration littéraire : Agatha Christie, « en visite » à Montréal au musée de la Pointe-à-Callière à l'hiver 2016, au bras de l'archéologue Max Mallowan, l'époux qu'elle accompagnait sur les sites de fouilles.

Vivre une aventure au musée ou l'importance de la narration pour le visiteur

Agatha est entrée à la Pointe-à-Callière par la grande porte de l'histoire et de l'archéologie. Un choix aussi logique et passionnant que pour les expositions autour de Tintin (1980), Snoopy (1982) et Astérix (1997) au Musée des beaux-arts de Montréal, Michel Tremblay au Musée de la civilisation de Québec (2012) et les personnages de *La Petite Vie* au Musée québécois de culture populaire, à Trois-Rivières (2014).

une dernière digression avant Agatha

Le Centre de cas HEC Montréal diffuse sur Internet un portrait de Pierre Théberge, alors qu'il était directeur du Musée des beaux-arts de Montréal. Plusieurs sont d'avis que le Québec lui doit l'évolution de ses institutions muséales longtemps « sclérosées ».

Dans son impressionnant parcours, Pierre Théberge reconnaît s'être trompé avec l'exposition des cerfs-volants de l'été 1993. L'analyse critique qu'il en fait est de grand intérêt, tant pour les écrivains et les artistes, que pour les commissaires d'exposition. Voici un extrait, reproduit avec l'autorisation requise :

« Exposition superbe, légère, facile, qui a eu un succès énorme dans toutes les villes d'Europe où elle a été présentée, des centaines et des centaines de milliers de personnes l'ont vue. Or, à Montréal, on n'a jamais eu une exposition aussi peu fréquentée. Pourtant, en me promenant dans l'exposition, je me disais : "C'est beau, c'est accessible, les médias nous ont fait une couverture extraordinaire, on a eu du monde comme jamais au vernissage." **Mais le public n'est pas venu. Pourquoi ? Je pense que c'est parce qu'il n'y avait pas de narration dans l'exposition.** C'est comme si elle était sur une seule note. Très belle, joyeuse, mais on n'avait pas l'impression d'aller dans une sorte d'aventure où on aurait découvert quelque chose qui nous aurait intrigués. On avait comme l'impression qu'on connaissait trop ça ou qu'on l'avait déjà vu. Je réalise maintenant qu'on aurait dû beaucoup plus insister sur le contenu de chaque cerf-volant, la symbolique, les formes. Pourquoi l'artiste a choisi telle forme plutôt que telle autre : est-ce que ça correspond à des régions du Japon ou à des schémas culturels ? **Il y avait une très belle histoire à raconter. On est passé à côté.** »





POINTE-À-CALLIÈRE
Cité d'archéologie et
d'histoire de Montréal
pacmusee.qc.ca
Montréal

LA LITTÉRATURE AU MUSÉE



PENDANT LA GUERRE 1914-1918,
AGATHA DÉCOUVRE LES POISONS
EN SOIGNANT LES BLESSÉS.

« L'une de ses grandes fiertés sera de voir le *Pharmaceutical Journal and Pharmacist* faire l'éloge de *La mystérieuse affaire de Styles*, son premier roman policier, "fort bien renseigné sur le maniement des poisons, et qui ne se contente pas, comme c'est trop souvent le cas, de cette ineptie de la substance inconnue et indécidable. Miss Agatha Christie [...] connaît son métier." » (*Id.*, p. 21)

EN 1922, AGATHA ET SON PREMIER MARI FONT LE TOUR DU MONDE POUR PROMOUVOIR LA BRITISH EMPIRE EXHIBITION DE 1924.

« Agatha l'observatrice emmagasinera ainsi mille paysages et personnages qu'elle réutilisera dans ses romans. » (*Id.*, p. 23)

Le catalogue de l'exposition **AGATHA CHRISTIE** du musée d'archéologie et d'histoire de Montréal Pointe-à-Callière relève plusieurs indices de la complicité de la célèbre écrivaine avec les personnages de ses romans policiers et les clés des intrigues qui ont fait d'elle la Reine du crime.



« Agatha a puisé dans son enfance pour créer cet homme aux étranges pouvoirs. Parmi les jolies porcelaines qu'elle contemplait, petite fille, figuraient les personnages de la Commedia dell'Arte, dont Arlequin. » (*catalogue*, p. 32)

Dès son premier roman, Agatha Christie « rassemble les clés qui feront de ses *whodunit* (*Who done it?* Qui l'a fait ?) des sommets du genre :

- Le huis clos : le cercle de suspects étant restreint, le lecteur peut espérer (!) identifier l'assassin.
- À la différence d'un Sherlock Holmes combattant le Mal à répétition (le professeur Moriarty), tout le monde peut être coupable.
- La psychologie joue un rôle capital. Ce n'est pas tant en recueillant des indices matériels que le détective démasque le criminel, qu'en réfléchissant. Agatha n'invente pas là le "détective en fauteuil", mais les siens font modèle.
- L'accent est mis sur l'intrigue policière, bien que l'amour s'invite parfois.

*"Personnellement, j'ai toujours trouvé les intrigues amoureuses terriblement barbant dans les romans policiers. [...] Cependant, à cette époque, c'était une obligation. Alors voilà." » (*Id.*, p. 29)*

« Au cours de ce voyage, Agatha passera par Montréal, pour prendre une correspondance vers New York, où elle visitera sa famille américaine. » (*Id.*, p. 25)

« Je suis censée m'atteler à un roman policier, mais [...] me voilà prise du désir inattendu de rédiger mon autobiographie. [...] ce que je veux, moi, c'est plonger au petit bonheur les mains dans le passé et les en ressortir avec une poignée de souvenirs variés. » (p. 12)

« [...] au début, vous êtes en général en pleine crise d'admiration pour un auteur quelconque dont vous ne pouvez vous empêcher de copier le style. Un style qui ne vous convient pas, le plus souvent, alors vous écrivez mal. Mais à mesure que le temps passe, vous vous laissez moins influencer. Vous admirez toujours certains auteurs, regrettez peut-être même de ne pouvoir écrire comme eux, mais savez pertinemment que cela vous est impossible : vous avez appris l'humilité littéraire. » (p. 497)

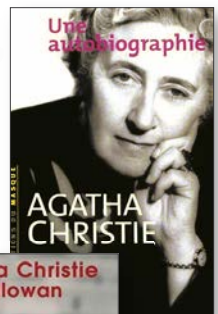
Quel est le titre du premier roman policier « archéologique » d'Agatha Christie ?

Indice : elle transporte dans l'intrigue des acteurs clés du chantier de fouilles d'Ur, au Moyen-Orient, et elle s'inspire de son mari pour camper le personnage discret du jeune archéologue David Emmott.

Réponse : page 60

« Je pouvais vivre dans mon livre au milieu de mes personnages, marmonner tout haut leurs conversations, les voir arpenter le décor que j'avais inventé pour eux. » (p. 595)

« J'ai sans doute toujours eu trop d'imagination. Cela m'a certes bien servi dans mon métier – ne doit-elle pas être à la base même de l'art du romancier ? » (p. 140)



« [...] mes pensées se tournaient de plus en plus vers mes séjours en Syrie, et j'ai enfin ressenti le besoin urgent de ressortir mes notes et mon journal hâtivement tenu afin de terminer ce que j'avais commencé puis abandonné.

Car je crois qu'il est bénéfique de se souvenir que de tels moments et de tels lieux ont existé [...] Écrire ce témoignage n'a pas été un travail mais un acte d'amour. [...] Ces souvenirs impérissables font partie de notre mémoire et nous aident aujourd'hui à vivre mieux. »

Extrait de l'épilogue du récit d'Agatha de cinq saisons de fouilles archéologiques en Syrie, dirigées par son second époux, Max Mallowan, à partir de 1934. Elle s'est faite photographe, dépoussiéreuse, étiqueteuse d'artefacts... (p. 253)